

# Chapitre premier

## Histoire globale, mondialisation et rapports Nord-Sud : concepts et controverses

---

Malgré la simplicité de sa formulation qui lui donne un aspect faussement naturel, l'histoire des rapports Nord-Sud relève d'une conception du monde qui n'est pas circonscrite par des critères géographiques stables (I). Elle peut être abordée selon différentes approches qui sont aujourd'hui en débat (II) et pose des problèmes de périodisation (III). La présentation des concepts le plus souvent sollicités (IV) complétera cette présentation générale.

### ■ ■ I. Nord-Sud : une représentation à géographie variable

Le terme « Nord-Sud » n'est employé dans le domaine des relations internationales et dans celui de l'économie du développement que depuis un demi-siècle environ. Il est né avec l'entrée dans l'Organisation des Nations unies d'une importante vague de nouveaux États issus des décolonisations du début des années 1960. C'est précisément en 1964 que fut officialisée l'expression, lors de la première Conférence des Nations unies pour le commerce et le développement (CNUCED). Cette instance avait été voulue par les nouveaux membres, apportant leurs voix à un projet conçu depuis

les années d'après-guerre, pour faire concurrence au GATT jugé trop favorable aux intérêts des seuls pays riches. Après 1990, la division Nord-Sud, survivant à l'opposition Est-Ouest, s'est imposée comme le principal clivage au niveau mondial, séparant les pays développés et ceux qui ne l'étaient pas, les riches et les pauvres.

Ces cinquante dernières années ont vu se succéder des configurations variées des rapports Nord-Sud qui fourniraient à elles seules la matière d'une analyse historique détaillée. Cependant, les faits sont trop proches pour être traités indépendamment des débats en cours sur le choix des politiques de développement et la perspective historique ne serait pas la meilleure façon de rendre compte de manière claire de l'ensemble des données techniques qui sont en jeu. Par contre, une histoire inscrite dans le long terme des connexions entre les différentes parties du monde permet de comprendre comment s'est construite l'inégale répartition de la richesse ainsi que la domination d'une petite partie de l'humanité sur la plus grande partie de celle-ci. Si l'on n'a parlé de rapports Nord-Sud qu'à partir des années 1960 dans le but de désigner la recherche volontariste d'un équilibre nouveau et plus juste, ces rapports sont néanmoins le résultat de processus lents et souvent séculaires que l'accession à la souveraineté internationale des anciennes colonies et leur prise de contrôle de la majorité à l'Assemblée générale de l'ONU ne pouvaient pas rayer d'un trait de plume. Au-delà, l'expression « Nord-Sud » qui, à l'échelle de l'histoire globale, est anecdotique, c'est la question de la polarisation du monde qui compte. À partir de quand s'est-elle formée ? À partir d'où ? Et comment ?

L'étude dans le temps long des relations entre les pays dominants de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et ceux qui se rangent avec la CNUCED sous la bannière du Sud est indispensable pour saisir les trajectoires dans lesquelles sont engagés les acteurs bien avant cette période

ainsi que les dynamiques qui les animent au début de XXI<sup>e</sup> siècle. Cet élargissement conduit à s'interroger sur la consistance des notions de Nord et de Sud. Il s'agit, à l'évidence, de conceptions à « géographie variable » dont la pertinence dans le temps est aléatoire<sup>1</sup>. Si, pour les quatre ou cinq derniers siècles, les sociétés et les territoires de l'Europe occidentale (et leur projection en Amérique du Nord) permettent de repérer un « Nord » à peu près fixe, le reste du monde a connu des expériences trop contrastées pour être concentré dans un seul point cardinal. Certes, l'expression assez vague « les pays du Sud » offre des facilités dont on aurait tort de se priver, de même que parler « des Suds » est une expression commode qui rend compte de l'hétérogénéité de son objet tout en reposant sur une proposition géographiquement bizarre... Une mise au point s'impose.

Les lacunes de la polarisation Nord-Sud sont nombreuses si l'on applique à la lettre une définition géographique : on trouve des pays dits « du Nord » situés dans l'hémisphère Sud (l'Australie, la Nouvelle-Zélande). Si l'on opte pour une définition reposant sur l'idée d'« aire civilisationnelle », en remplaçant le Nord par l'Occident, le problème demeure puisque des sociétés non issues du creuset occidental ont accédé à l'industrialisation et à la puissance militaire dès le XIX<sup>e</sup> siècle (le Japon). En quelques décennies, la Corée du Sud a quitté le rang des pays les plus pauvres (dans les années 1950, son PIB par tête était inférieur à celui de l'actuel Ghana) pour figurer aujourd'hui parmi les plus riches et devenir fournisseur d'aide au développement. Un point de vue qui fixe définitivement une division du monde opposant le Nord (-Ouest) développé de l'Europe (élargi au XIX<sup>e</sup> siècle aux rives de l'Atlantique-Nord) à un reste du monde sous-développé (la

---

1. Sur les conceptions cartographiques contemporaines de la limite Nord-Sud : Lacoste (1965 : 284), Capdepuuy (2007).

« non-Europe », selon l'expression de F. Braudel), constitue un biais perpétuant les conceptions européennes du XIX<sup>e</sup> siècle.

Alors que la montée en puissance des grandes économies émergentes : Chine, Inde, Brésil remet aujourd'hui en question la classification simple qui séparait il y a peu encore pays développés et sous-développés (ou en développement), il convient de rappeler que les deux premières au moins s'affirment dans des sociétés qui naguère n'avaient rien à envier à la puissance des royaumes européens dans lesquels s'est construit le Nord moderne. L'Empire moghol était hors d'atteinte de la domination européenne lorsque les Portugais installaient leur *Estado da India* au XVI<sup>e</sup> siècle ; et même encore au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on peut estimer, en suivant K. Pomeranz (2010), que certaines régions de l'Empire chinois des Qing avaient une capacité de production et des conditions de vie comparables à celle de l'Angleterre. Ces pays émergents s'intercalent aujourd'hui dans la vision bipolaire Nord-Sud, entre les vieux pays riches et les pays les plus pauvres, et leur accession à des positions mondiales dominantes s'exprime autrement que par un simple alignement sur les pays du Nord. D'ailleurs la redécouverte de leur histoire et la revalorisation de leur potentiel ne sont pas le moindre déterminant des orientations actuelles de l'histoire « globale ».

Le Nord et le Sud ne sont donc pas des invariants structurels. Il s'agit de points de repères remarquables construits à l'intersection de critères objectivables, de rapports de forces et de représentations fluides et manipulables. L'angle sous lequel sont abordés les faits, l'échelle à laquelle ils sont décrits ont une importance déterminante. Une discussion préalable des approches s'impose pour la présentation.

## ■ ■ II. Des approches en débat : histoire globale, *World History*, histoire connectée

L'histoire des rapports Nord-Sud n'est pas la compilation d'histoires nationales ou régionales parallèles. Une partie de ces rapports a bien entendu existé entre des États. L'histoire des relations internationales en rend compte. Mais ces rapports ne se réduisent pas à des relations entre des États-nations, ils embrassent des échanges et des contacts hors du cadre étatique, ils se produisent à des échelles différentes : infra-étatiques, transnationales ou supra-étatiques.

Les conceptions actuelles des rapports Nord-Sud sont dominées par l'idée de mondialisation. Il s'agit d'idées fortement médiatisées qui reposent sur des jugements de valeur et qui orientent les choix des politiques de développement soit en faveur de la mondialisation des modèles économiques (l'économie de marché), soit contre celle-ci : antimondialisation ou altermondialiste. Pourtant, derrière ces oppositions qui apparaissent claires et tranchées, il existe des manières différentes de construire le problème d'un point de vue historique. Les débats s'organisent par rapport à deux axes principaux : l'un concerne les échelles d'observation et l'autre la pertinence des secteurs.

Définir la mondialisation pose un problème de vocabulaire. L'anglais ne disposant ni d'adjectif, ni de substantif pour le mot « *world* », « *globe* » est utilisé pour fournir « *global* » et « *globalization* ». Le français disposant des deux possibilités, utilise indifféremment « globalisation » et « mondialisation » dans le langage courant. Dans ce qui suit, par contre, le terme « globalisation » (et son contraire « déglobalisation ») est préféré à « mondialisation » pour désigner l'extension des échanges à un moment donné. « Mondialisation » est réservé à des processus qui attaquent les espaces nationaux de manière durable en transformant les structures. Le

terme « *World History* » conservé en anglais ne se traduit pas en « histoire mondiale » car il renvoie à une conception particulière qui est exposée plus bas (voir Beaujard, 2009).

### **1. À quelle échelle observer les rapports Nord-Sud ?**

Montesquieu et Marx développaient déjà des analyses comparatives dépassant le cadre des États ; mais ils cherchaient plus des « lois » de l'histoire qu'ils n'exerçaient une activité d'historien. Dans la recherche historique proprement dite, l'État-nation a longtemps constitué l'unité pertinente et le regard porté sur le monde y était européocentriste. Écrire l'histoire d'autres régions du monde que celles dans lesquelles vivaient les historiens est assez récent et quand une partie du retard a été comblée, de nouvelles difficultés sont apparues : peut-on être expert de plus d'un pays à la fois ? L'Histoire des rapports Nord-Sud se situe dans un champ ouvert aujourd'hui à toutes les investigations mais elle ne doit pas perdre de vue que ses sources et ses données sont en grande partie issues de travaux portant sur les histoires nationales. Elle doit assumer une tension entre son caractère novateur (souvent conquérant et critique) d'histoire « sans frontières » et sa dette à l'égard des connaissances produites par des travaux classiques d'histoire nationale, d'histoire diplomatique ou encore d'histoires nationales parallèles.

Le passage à l'histoire globale, dont l'historien français Fernand Braudel fut l'un des initiateurs dès les années 1950 (bien qu'il n'emploie pas le terme « global »), ne rompt pas définitivement avec les États et ne renonce pas à s'intéresser à l'Europe d'une manière privilégiée. Néanmoins, il dépasse les cadres classiques en se donnant pour objet une partie du monde : un espace maritime, la Méditerranée (Braudel, 1949). La grande question n'est pas alors celle des rapports Nord-Sud, mais s'en rapproche sensiblement en choisissant

comme objet d'étude les dynamiques d'intégration internationales à partir de l'Europe. Dans son ouvrage postérieur : *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* (1979), Braudel systématise la notion d'« économie-monde » comme modèle historique d'intégration de certaines parties de la planète au profit d'un centre. Cette conception est amplifiée par Immanuel Wallerstein (1974) dans le concept voisin de « système-monde ».

Ces pionniers de l'histoire globale insistent sur les déterminants économiques et en particulier sur l'originalité du développement du capitalisme à partir de l'Occident. Leur inspiration a été reprise et renouvelée dans le projet de la *New Global History* dont Bruce Mazlish est le porte-parole le plus connu (Mazlish, 1989). Le projet de cette nouvelle histoire globale entend faire partir du présent, de l'agenda actuel et des problèmes nés de la « globalisation de l'espace » et en posant les questions :

- Quelles sont les forces de la globalisation qui modèlent notre monde ?
- Quand les facteurs de la globalisation sont-ils devenus apparents ?

Dans cette perspective, l'histoire globale privilégie le niveau mondial qui éclipse les vieilles échelles nationales et locales. Ce faisant, elle rend possible la simplification qui mène à l'étude des rapports Nord-Sud. Elle en est la voie normale pour une exploration venue du Nord. Et c'est justement ce qui la distingue de la *World History* qui pose à peu près les mêmes questions mais en s'insurgeant contre cette prééminence du Nord et revendique que l'histoire et la situation actuelle soient (ou du moins puissent être) perçues à partir du Sud<sup>1</sup>.

---

1. Ce changement de perspective s'accompagne d'un tournant « agencéiste » par lequel l'observation quitte les structures pour regarder de plus près

Cette nuance a des conséquences considérables car il ne fait pas de doute qu'en l'occurrence le point de vue crée l'objet.

La *World History* ne rejette pas certains concepts de la *Global History* mais elle se présente comme une rupture radicale avec l'État-nation et l'eurocentrisme, deux piliers sur lesquels s'est construite l'histoire comme discipline. Sa première critique concerne les conceptions « monopolaires » de Braudel pour qui « le monde ne devenait intéressant que lorsqu'il était mis en contact avec le pôle occidental et lorsque des logiques analogues pouvaient y être détectées » (Chrétien, 2003 : 12).

Pour la *World History*, « la mondialisation ne signifie pas qu'il s'agit d'ajouter à nos concepts traditionnels d'histoire quelques chapitres relatifs aux problèmes extra-européens, mais davantage, qu'il nous faut réexaminer toute la structure de nos préjugés et de nos idées reçues, substrat ordinaire de notre vision historique. Il nous faut, par exemple, prendre conscience que, là où l'histoire de l'Amérique, de la Chine ou de l'Inde recoupe celle de l'Europe, elle le fait sous un angle imprévu qui remet en question notre parti pris et nous incite à douter de notre vision du monde » (Barraclough, 1978).

Dans l'élan de sa critique de l'universalisme dénoncé comme vecteur de l'hégémonie occidentale, la *World History* lance aujourd'hui un véritable défi qui serait d'écrire une histoire authentiquement universelle tenant compte des objections radicales soulevées par l'idée « postmoderne » d'incrédulité face aux « grands récits » et par l'inspiration des *cultural studies* qui valorisent toutes les cultures, en commençant par les cultures dominées (Cusset, 2003 ; Neveu, 2008). Il s'agit alors d'un projet d'histoire de tous les hommes et de toutes les

---

le travail des acteurs (*agency*) et se rend compte que les dominés ont du « jeu », autrement dit, une marge de manœuvre.